



Guérir la mort?

Jacqueline Lagrée

► To cite this version:

| Jacqueline Lagrée. Guérir la mort?. 2012. halshs-00695563

HAL Id: halshs-00695563

<https://shs.hal.science/halshs-00695563>

Preprint submitted on 9 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GUERIR LA MORT ?

« Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser¹ ».

Qui suis-je pour vous parler de la mort qu'on ne peut ni guérir ni maîtriser et du temps de la vie ?

Une philosophe qui a bien écrit un livre sur la relation thérapeutique mais dont les compétences médicales sont celles de tout patient averti ; une femme qui fut confrontée à la maladie grave et à la mort de son mari qui était aussi son ami, mais pas à la mort d'un enfant, ce qui est pire.

Quelqu'un qui essaie de réfléchir avec les ressources de son esprit et l'aide de grands textes de la culture occidentale, et c'est cela que je voudrais tenter de faire devant vous et avec vous.

Pourquoi faire appel à des philosophes ? Peut-être parce que, depuis le déclin des religions, les philosophes sont souvent en charge des questions du sens et que la question de la mort et du sens de la vie qu'elle clôt, est une question décisive, une question vive, dont les progrès de la science ne modifient pas la donne. La science médicale peut nous permettre de vivre plus longtemps, en meilleure santé sans doute, mais elle ne nous donne pas de raison de vivre. Elle ne soigne pas le deuil ni la qualité de la relation, ni l'absence.

Les philosophes ont beaucoup écrit sur la mort, un peu sur la naissance et jamais, je crois, sur la mort des enfants. D'abord parce qu'on a mis beaucoup de siècles à considérer l'enfant comme une vraie personne et que les philosophes étaient jusqu'au siècle dernier quasiment uniquement des hommes ou, dans les rares cas où des femmes se sont mêlées de philosophie², des femmes sans enfant. Et pour les hommes, l'enfant n'existait que lorsqu'il était en âge d'étudier ou d'hériter. Descartes perdit sa fille naturelle, la petite Francine, à l'âge de 5 ans et « la pleura » nous dit son biographe, Adrien Baillet³ « avec une tendresse qui lui fit éprouver que la vraie philosophie n'étouffe point le naturel ». Montaigne lui, ne sait pas, à 50 ans, combien il a eu d'enfants, tant il en a perdu en bas âge. Il me faudra donc extrapoler et tenter de penser ce qui est proprement l'impensable, le scandale par excellence,

¹ Pascal, *Pensées*, § 134 (l'iasse sur le divertissement).

² . Hipparchia la cynique, Anna Maria von Schurmann ou la princesse Elisabeth de Bohême, Emilie du Chatelet, Lou Andréas Salomé, etc.

³ . Vie de monsieur Descartes, La table ronde, Paris, 1992, p.163.

la mort et particulièrement la mort d'un enfant, ce que Camus, après Dostoïevski, disait ne pas pouvoir pardonner à Dieu, si tant est que Dieu fût coupable.

J'essaierai de conduire cette méditation en trois temps :

1/ Pourquoi la mort est-elle, comme le néant, l'impensable ?

2/ Que signifie la fin de vie, pour soi et pour le proche ? Est-elle une étape du mourir, son prologue en quelque sorte, ou bien une étape de la vie ?

3/ Que peut signifier cette étrange expression pascalienne : « guérir la mort » ? Est-ce l'abolir dans la foi en une vie éternelle, ce qui est la signification religieuse de l'expression, ou peut-on lui donner un sens profane : guérir de la peur de la mort et du deuil. Car ce n'est pas ma mort qui est une maladie mais bien la douleur de la mort de l'autre. Or je pense, avec Spinoza, que la philosophie est une méditation non de la mort mais de la vie. Il nous faut donc apprendre à envisager la mort en face, non comme le soleil noir de la mélancolie, mais comme un rocher à gravir sans renoncer au goût du bonheur.

1/ La mort comme l'impensable

A la question « Peut-on penser la mort ? » les philosophes ont souvent répondu de façon détournée ou en disant carrément : non. Remarquons d'abord que ce n'est pas la même chose que de penser à sa mort, ce qui est certainement une méditation utile à condition qu'elle soit rare et brève, d'anticiper la mort d'autrui, surtout quand on l'aime, et penser la mort comme concept, c'est à dire une limite ou un rien.

On a parfois dit (Schopenhauer) que, si les hommes ne souffraient pas et ne savaient pas qu'ils doivent mourir un jour, jamais il n'y aurait eu de philosophie. Mais il n'en est rien. La réflexion philosophique est née en Grèce en même temps que la démocratie et les mathématiques théoriques, dans un contexte solaire où l'on ne dissociait pas la réflexion sur le monde et les dieux (la cosmogonie, la cosmologie et la théologie), la réflexion sur l'homme (l'anthropologie, la psychologie et la morale) et sur la cité. Or ce qui me frappe, c'est qu'à une époque où la mort est visible partout, on ne s'y intéresse guère, parce que la vie humaine passe, tandis que le cosmos, lui, reste, comme un modèle d'ordre éternel que l'organisation humaine doit imiter autant que faire se peut. La mort s'évoque par des métaphores que nous connaissons bien⁴ : le sommeil ou le repos : le sophiste Gorgias meurt en disant à un ami « Le sommeil commence à me prendre sous sa garde comme un ami ». Pour les anciens Grecs, la mort n'est pas différente de la vie et c'est la peur de la mort qui fait mourir plus vite : « En fuyant la mort, les hommes se lancent à sa poursuite⁵ » dit

⁴ Voir Lucien Jerphagnon *Au bonheur des sages*, DDB 2004, §2 « Le vocabulaire de la mort chez les présocratiques ».

⁵ . Stobée III, 4, 77, cf. Jerphagnon p.44.

Démocrite. La leçon des Grecs, c'est le mot célèbre de Pindare qui en rend le mieux compte : « Ne va pas, ô mon âme, aspirer à une vie sans fin mais épuise le champ du possible⁶ ».

Hegel

Hegel, philosophe du début du XIX^e siècle et contemporain de la Révolution française, est probablement le premier philosophe qui distingue radicalement la mort humaine de la mort animale. Pour l'animal, la mort est toujours quelque chose qui survient de l'extérieur, un accident ; ce qu'elle est pour nous aussi en tant que nous sommes aussi animaux. Mais pour l'homme qui réfléchit et qui pense, la mort est une limite et un passage, un horizon auquel il se prépare par des arts de mourir. La mort est ainsi chez Hegel la métaphore de l'activité de l'esprit qui fluidifie toute forme figée, particulière, limitée. Elle devient la condition de la liberté de l'esprit, le premier affranchissement de sa finitude. Mais la mort est encore une négation naturelle. Ce n'est donc pas la mort qui libère ou spiritualise mais la pensée de la mort, l'affrontement du risque de la mort, dans le dépassement de la finitude, dans l'*œuvre* qui demeure comme le signe de son créateur : nous mourrons mais nos œuvres nous survivent et gardent la trace de notre esprit en même temps que d'autres se les approprient. Sauf que cela peut bien valoir dans le cas de l'homme qui travaille, crée et meurt « rassasié de jours » comme dit la Bible, mais ne s'applique guère à la mort d'un enfant.

Trois expériences sont pour Hegel comparables à ce frémissement devant le négatif que provoque la mort et peuvent aider à l'appivoiser, à intégrer la mort dans l'horizon de la vie, sans la nier et sans la surdéterminer : l'expérience amoureuse comme expérience d'union et de séparation tout à la fois ; l'expérience du désir comme conscience du manque jusque dans la satisfaction, ce qui conduit tout désir à être fondamentalement désir du désir de l'autre, donc désir d'amour ; l'expérience de la beauté dans l'art ou du sublime dans la religion, comme expériences de l'absolu.

Ce qu'on retiendra de ces analyses c'est que même un philosophe comme Hegel qui s'efforce courageusement de penser la mort ne pense pas à proprement la mort ou le mourir mais le passage, la contradiction, *la dialectique de l'union et de la séparation*. La mort y est moins un concept qu'un emblème, un symbole, une métaphore du travail du négatif, caractéristique effectivement d'un esprit qui est toujours autre que lui-même, ailleurs que là où on le fige et qui, après avoir, comme la taupe, creusé silencieusement la terre, s'en échappe et s'envole, ayant chaussé ses bottes de sept lieues.

⁶ . Pindare, *Pyth* III 543.

V Jankélévitch

Si nous voulons affronter pur elle-même cette question de la mort, il nous faut donc nous tourner vers un autre philosophe, plus proche de nous, Vladimir Jankélévitch qui a écrit deux beaux livres sur la mort : *La mort* en 1966 et *Penser la mort ?*⁷

Jankélévitch disait à la fois que la mort est LE problème par excellence et qu'on ne peut pas la penser. Si la mort incite à la réflexion, c'est qu'elle est à la fois un phénomène des plus communs, pour ne pas dire banal : tout le monde meurt un jour ou l'autre, et une expérience tragique ; mais ce qui est tragique alors, c'est moins ma mort que la mort de celui ou celle que j'aime et qui m'abandonne irrémédiablement, à moins que ce ne soit moi qui le laisse partir. Il y a une grande différence entre la mort en troisième personne, celle que connaît le médecin légiste, et la mort en seconde personne, celle de l'autre que j'aime, pour ne rien dire de la mort en première personne, par définition l'expérience la plus singulière et la plus inconnue.

Un des paradoxes de la mort, souvent souligné par les religions, c'est l'incertitude de son heure, *mors certa, hora incerta*, même en un sens chez le condamné à mort ou chez celui qui a pris la décision de se suicider. L'incertitude de l'heure est à la fois une source d'inquiétude et une force. C'est parce que nous ne savons pas quand nous mourrons que nous pouvons garder un avenir ouvert, faire des projets, mener à bien des tâches. Si nous disposions d'un temps indéfini, nous n'aurions bientôt plus le goût à rien commencer, comme l'a montré Simone de Beauvoir dans son livre *Tous les hommes sont mortels* et, en un sens, heureusement. C'est le fondement même de l'espérance médicale : tout homme qui est en vie peut voir sa vie prolongée. Cela ne signifie pas qu'elle doive l'être bien sur, mais cela implique que la mort est à la fois *nécessaire*, au sens d'inévitable, et *contingente* au sens où, sans absurdité manifeste, elle peut arriver maintenant ou plus tard, ici ou ailleurs. C'est d'ailleurs cette contingence qui nous fait reculer mentalement l'horizon de notre mort, sauf quand une maladie grave nous atteint et qu'il faut bien y songer, ou songer à prendre des dispositions. Mais en régime normal, comme l'a dit Jacques Madaule⁸, « Je sais que je dois mourir mais je ne le crois pas ».

Je sais, abstraitement, que je dois mourir et que, par exemple, à mon âge, 65 ans, je peux encore faire des projets à terme de 15 à 20 ans, si j'en crois l'espérance de vie des femmes en France en ce moment, voire emprunter sur 15 ans, mais je ne

⁷ Publication posthume de divers entretiens, édités par F. Schwab chez Lia Levi en 1994.

⁸ . J. Madaule, *Considérations sur la mort*, cité par Jankélévitch, *Penser la mort ?* p.29.

peux plus, comme il y a 20 ans, faire des projets sur 40 ans. En réalité cela ne change rien pour moi, car nous faisons rarement des projets précis à si long terme.

Et donc notre mort reste quelque chose d'abstrait. On peut bien y penser parfois et anticiper ce qui se passera après nous pour ceux que nous aimons mais on ne peut pas *la* penser. Si la mort ne s'apprend pas puisque, quand on meurt vraiment, c'est à la fois la première et la dernière fois, et si on ne peut pas penser la mort puisque on ne peut pas penser le rien ou la limite entre l'être et le néant qui est encore de l'être, alors pourquoi la mort est elle un objet obsessionnel de pensée ? Là encore il faut bien distinguer entre les cas : la mort en troisième ou deuxième personne, celle des personnes dont s'occupent les soignants ou les proches, celle là oui, il faut bien y penser pour ménager des conditions de mort douce, apaisée, humaine.

La mort en deuxième personne me semble être l'impensable par excellence : non pas l'irreprésentable puisque cela a eu lieu, mais le non sens qui fait vaciller toutes les significations bien ancrées de ma vie et requiert de moi un surplus de sens. Je ne suis pas de ceux ou celles qui croient que la vie et la mort de quelqu'un sont dénuées de sens en soi ou par soi, de ceux qui pour affronter l'inacceptable de la mort ne voient la béatitude qu'après s'être installés dans le refus de tout espoir, même si je respecte cette position défendue par André Comte Sponville⁹ qui eut le malheur de perdre un enfant en bas âge. La vie de l'autre a un sens, celui qu'il lui a donné par ses affects, ses émotions, ses désirs, ses actes mais ce sens n'est pas intégralement déchiffrable ; il garde irréductiblement une part de mystère qu'il faut savoir respecter, parce que c'est cela, sa part de mystère, qui fait qu'autrui n'est pas pour moi un problème mais une personne.

La mort en première personne, ma propre mort, c'est ce qui nourrit l'exigence créative : j'ai du temps devant moi, un certain temps, peut-être beaucoup de temps mais ce temps est limité sans que j'en connaisse la borne. Dans le loisir ou dans l'urgence, il me faut faire, inventer, créer ma vie avec toi, avec vous, avec eux, et lui donner du sens, me l'approprier par ces actes de liberté. Le seul aspect positif que je vois à la méditation de la mort, c'est *d'accentuer la conscience et l'exigence de la liberté et le goût du partage*. Savoir qu'on doit mourir, c'est aussi s'étonner d'être, c'est vivre ce jour que je vis comme un cadeau et non comme un fardeau, comme une occasion à saisir, comme l'occasion d'actualiser un de mes possibles latents, de faire des rencontres.

⁹ . A Comte Sponville *Traité du désespoir et de la béatitude*.

Mais nous ne sommes pas ensemble ici pour réfléchir à la mort en général mais à la mort de ceux que nous soignons et que nous aimons. Et pour cela il nous faut réfléchir à ce que signifie l'expression tout à fait équivoque de « fin de vie ».

2/ La fin de vie¹⁰

Réfléchir sur la notion de « fin de vie », pour une philosophe, cela ne saurait être tenter d'apporter un supplément d'âme à un discours technique, celui des spécialistes de la réanimation qui ont à maintenir en vie, heure après heure, des patients en grande difficulté. Le philosophe et le médecin ne travaillent pas dans la même temporalité et donc pas dans le même monde : le philosophe dispose par vocation du temps du loisir et de la réflexion, du temps de la reprise et de la rumination, tandis que le médecin œuvre dans l'urgence et pare au plus pressé, même s'il garde en ligne de mire le pronostic et la qualité de vie attendue pour le patient. Le soignant en soins palliatifs se situe entre les deux. Prendre le temps de la méditation philosophique, c'est déjà échapper au rythme de l'urgence et de l'obligation professionnelle, c'est accepter de prendre le chemin du détour qui, à l'inverse du raccourci technique, est le chemin même de la pensée. Non pas pour le plaisir de flâner mais bien pour voir le paysage familier autrement, pour se donner le temps de *penser autrement*.

Et tout d'abord, réfléchissons sur cette curieuse expression de « fin de vie » qui nous paraît aller de soi quand nous évoquons l'agonie, terme qui signifie le combat. Les deux termes sont ici ambigus : la fin et la vie. D'abord, ce n'est pas *la* vie qui finit mais seulement *une* vie, celle d'un vivant déterminé, unique au monde, relié à d'autres par des liens singuliers, incomparables et non répétables. Ensuite, le mot fin est équivoque qui peut désigner aussi bien le *terme* que le *but* : si la « fin de vie » évoque incontestablement le *terme* temporel d'une vie, la fin de la vie, quant à elle, renvoie plutôt à des buts, à des valeurs que le vivant se donne et qu'il entend défendre par sa vie même. Une vie humaine, nous le savons bien, ce n'est pas un certain laps de temps entre la conception et la mort constatée, ce n'est pas une succession réglée et parfois bousculée d'échanges avec le milieu physique et humain, toutes données quantifiables, c'est beaucoup plus que cela.

Et d'abord le temps d'une vie humaine ne se compte, ni pour le sujet ni pour ses proches, en nombre d'années, de mois et de jours. C'est une *histoire* faite de relations avec autrui avant même d'être relation à soi-même, c'est une *durée* qualifiée et d'intensité variable : durée lente voire interminable dans l'attente et l'ennui, durée brève, haletante dans l'activité fébrile et l'urgence, durée calme et

¹⁰ . Je reprends ici des analyses développées dans « La vie sans fin » in J.M.Boles, F.Lemaire *Fin de vie en réanimation*, Elsevier, 2004, p. 38-46.

apaisée quand, par chance, nous vivons la vie que nous voulons vivre, sans trop de pression sociale et de contrainte. Mais notre vie est marquée aussi par des phases de maturation et de rupture, de *sauts qualitatifs* auxquels répondent, dans certaines sociétés, des rites initiatiques : l'apprentissage du langage et de l'autonomie, la scolarisation et avec elle la socialisation, la puberté et le passage de l'enfance à l'adolescence, la sexualité et le mariage, le retrait du travail et la vieillesse, la fin de la vie et la mort. Chacun de ces passages, nous disent les anthropologues, est une petite mort et donc une fin de vie : on y meurt à un stade désormais dépassé et qui comportait ses avantages et ses limites ; on passe à un stade ultérieur, plus ou moins valorisé mais chaque étape se marque par l'ouverture à un avenir, à une temporalité, à un type d'activités dont on a déjà quelque idée grâce à ceux qui nous ont précédés. Chacune s'accompagne d'attentes spécifiques, d'espérances autant que d'inquiétudes : « quand je serai grand, quand je quitterai la famille pour 'vivre ma vie', quand je travaillerai, quand je serai en retraite... ». Mais on ne saurait dire « quand je serai mort... ». Le dernier passage, quant à lui, n'ouvre de manière certaine sur rien, sinon sur la décomposition du corps. On peut certes espérer qu'il s'agira là d'une nouvelle naissance, d'une nouvelle métamorphose semblable à celle qui, nous faisant passer du milieu utérin au milieu aérien, a extraordinairement enrichi le champ de nos possibles et de nos jouissances, mais cela demeure une simple et belle espérance, un pari contre l'absurde que rien, jamais, n'est venu définitivement certifier. Cela reste toujours un objet de foi et donc aussi de doute.

Si nous pensons inévitablement la fin de notre vie comme la fin d'un monde, de notre monde, il n'en va pas de même quand il s'agit de la fin d'autrui. Il nous faut alors *changer de monde*, et cela brutalement. Tout est pareil et tout a changé. Imaginer la vie sans lui, sans elle, après, cela n'a rien à voir avec se souvenir de la vie sans lui, avant. Je fais donc une différence radicale entre la fin de ma vie et la fin de ma vie avec toi, avec lui. Elles ont une seule chose en commun : ce sont des expériences qui se vivent en première personne, une fois pour toutes et qui ne se délèguent pas.

Mais il n'y a pas toujours pour le mourant un problème de fin de vie. C'est pour l'autre, l'ami, l'amant, le parent, le frère, le soignant, que le temps que je vis et dont il sait qu'il débouche sur une mort prochaine, est une fin de vie. Pour le sujet, même s'il sait qu'il va mourir, qu'il « n'en n'a plus pour longtemps », reste qu'il en a encore pour quelque temps et que ce laps de temps est encore un temps de sa vie, non de sa mort. Dans ces mois, ces semaines, ces jours, c'est sa vie et non autre chose qu'il vit. On doit donc l'aider à la vivre le mieux possible, avec le moins de souffrances et d'angoisses possibles, avec le maximum de rencontres et d'amour. Or, trop souvent, lorsque nous sommes en relation avec quelqu'un dont nous savons

qu'il va mourir, *nous voyons en lui le mourant qu'il sera et non le vivant qu'il est toujours*. Par là même, nous le rejetons déjà sur le seuil, dans un entre deux entre la vie et la mort où il ne peut demeurer et encore moins être lui-même. Car la vie est attente, projection sur le futur, incarnation de valeurs par nos préférences, nos refus et nos choix. Qui ne peut plus attendre et espérer, communiquer et aimer, éprouver des émotions et des sentiments, si peu que ce soit, ne vit déjà plus mais végète. Faisons donc en sorte, quand il s'agit d'une personne consciente, que ce soit bien un vivant que nous accompagnons jusqu'au terme et qu'il puisse être lui aussi, en un sens « rassasié de jours ».

Les soins de la fin de vie : le temps de la présence.

La médecine a d'abord pour fin la guérison du malade et, sinon le retour à la santé, du moins la restitution d'une vie dont la qualité ne soit pas insupportablement faible, pour lui et pour son entourage. Mais comme on l'a dit souvent, quand il n'est plus possible de soigner, il est toujours possible de soulager et d'accompagner. La difficulté théorique ici, ou ce qui fait le poids de notre responsabilité, c'est qu'il n'est plus possible aujourd'hui de « laisser faire la nature », ce qui nous dédouanerait de toute inquiétude sur la part que nous prenons dans la fin de celui ou celle qui, dans ce cas, nous abandonnerait au lieu que ce soit désormais nous qui l'abandonnions. Dans nos pays, avec tout l'arsenal de moyens thérapeutiques dont nous disposons, nous ne pouvons plus nous en remettre à la nature, au cours des choses, à Dieu seul. Et d'ailleurs, l'a-t-on jamais pu ? L'homme est devenu *sapiens* parce qu'il a d'abord été *faber*, technicien. D'aussi loin que remontent les traces archéologiques de la vie de nos très lointains ancêtres, on trouve ensemble l'arme qui tue et le bistouri ou l'attelle qui soulagent. On sait pourtant que tout ce qui est techniquement possible n'est pas éthiquement justifiable. La sollicitude compassionnelle doit être une *sollicitude éclairée par l'intelligence*, qui *permet* de mourir sans souffrance, sans *faire* mourir, sinon par effet indirect car la compassion me fait obligation de supprimer la douleur, même au risque d'abrégé la vie. Ici encore, et je sais que c'est difficile, il ne faut pas confondre les rôles : le médecin n'est pas le guérisseur, ni l'accompagnant le proche.

Mais, en même temps, il faut redire que l'agonie, le combat contre la mort, est une partie intégrante de la vie, un de ces moments de seuil dont nul autrui n'a le droit de me priver, ni de m'imposer les conditions, à condition bien sur, que ce temps ne soit pas inutilement prolongé et qu'il soit accompagné de présence humaine et de soins qui évacuent la douleur.

Beaucoup d'acteurs de soins palliatifs confirment l'intensité et l'importance de ce moment. Certains le vivront dans la révolte, d'autres dans la sérénité, d'autres enfin, dans le détachement, tel le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le

philosophe Bernard de Fontenelle, mort en 1757 à l'âge fort inhabituel de cent ans, et dont le dernier mot, en réponse à l'habituel « Comment allez-vous ? » de son médecin, fut, ironiquement, « Mal ; il me semble que je me manque déjà ».

Le temps de la vie

Un proverbe africain dit que « un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». En un sens nous sommes tous, même les tout petits, des vieillards africains. Parce qu'une vie c'est toujours un trésor d'expériences et de souvenirs, de connaissances singulières ou partageables, mal catalogué et qu'on a omis de transmettre. La valeur d'une civilisation se mesure au soin des plus faibles, à la façon dont elle aide les plus fragiles de ses membres à conserver l'estime de soi. La fin de vie, qu'elle soit en maladie ou en vieillesse, est encore et toujours de la vie, vie de quelqu'un que j'estime ou que j'aime pour ce qu'il a été, pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il a cessé d'être. « L'homme marche entier » disait Montaigne, « vers son croît et son décroît »¹¹. Et il faut redire aussi avec force que cette marche n'est pas mesurée, comme le temps de nos machines par une norme de durée. Une voiture dont le moteur tombe gravement en panne la première année est une machine mal faite. Un enfant qui tombe malade n'est pas un enfant mal fait. On dira qu'il n'a pas eu de chance. Bien que cette idée soit très difficile à envisager et douloureuse pour beaucoup, il faut redire avec force que la plénitude d'une vie ne se mesure pas au nombre de jours mais à l'intensité de la vie, aux relations qui se sont construites, à l'amour reçu et donné.

Si je pense à mes petits enfants, qui sont il est vrai en bonne santé, et au temps de leur vie, de quatre ans à neuf ans, la vie de chacun est toute entière donnée avec ce qu'il est aujourd'hui. Myra qui, à six mois, rejetait si violemment sa nourrice qu'elle se mettait en position cataleptique du départ de sa mère à son retour, était ce désir de vivre sa vie à elle ; à cinq ans, avec sa litanie de « Mamie pourquoi ? » elle était déjà une autre vie et si j'essaie de l'imaginer adolescente, c'est une autre Myra que j'imagine, probablement fort différente de ce qu'elle sera dans 5 ans. Ce que je veux dire par là c'est que si *toute mort est par définition prématurée*, même celle de l'arrière grand mère encore vive, *toute vie est à tout instant un verre plein* et non pas un verre à moitié vide. C'est la taille du verre qui change. Montaigne à 50 ans se considère comme un vieillard et il l'est en un sens puisque son corps se délite. Pascal à 39 ans, Mozart à 35 ans ont fini ce qui était leur vie et non pas une vie autre amputée.

¹¹ . Montaigne, *Essais*, III 2 p.817 (Du repentir).

3/ Guérir (de) la mort et méditer la vie

On ne peut certes pas « guérir la mort » et en ce sens Pascal a raison. Mais on peut peut-être guérir de la peur de la mort, guérir du deuil, accepter la finitude et l'absence, non pas sans douleur mais dans un certain apaisement. Et pour cela, il vaut mieux ne pas adopter le remède commun qu'évoque Pascal, s'aviser de n'y point penser.

« Qui a appris à mourir, il a désappris à servir » disait Montaigne. La philosophie lutte contre la peur de la mort ; c'est là un des quatre remèdes du *tétrapharmakon* d'Epicure : la mort n'est rien pour nous car quand elle est là, nous ne sommes plus et quand nous sommes là, elle n'est pas. « Elle ne vous concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous estes; mort, parce que vous n'estes plus »¹². Aujourd'hui on lutte plutôt contre la peur de la souffrance, de la solitude, de l'abandon. Mais les remèdes philosophiques, voire même la foi religieuse, sont parfois de peu de secours chez ceux qui les ont le plus médités. Pourtant la volonté de parler de la mort comme d'une réalité naturelle et normale, le souci de ne pas euphémiser ce qui la concerne, d'ôter à la mort son caractère d'étrangeté, est un moyen de l'appivoiser.

« Il est incertain où la mort nous attende, attendons la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir mourir nous affranchit de toute subjection et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. » (I, 87).

Apprendre à mourir, dit encore Montaigne, c'est apprendre à vivre en ce sens que la mort est un des horizons de la vie, la marque de sa finitude, certes, mais aussi la condition de sa grandeur. Nul ne meurt avant ou après son heure et c'est pour les proches que l'heure est trop prompte ou trop lente. « *Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vécu long temps, qui a peu vécu; <faites y attention> pendant que vous y estes. Il gît en votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu.* ».¹³

La philosophie de Spinoza est une philosophie de la vie où chaque individu se caractérise à la fois comme une partie du tout, du processus créateur et fécond de la vie identifié à Dieu, et comme un être radicalement singularisé par son conatus, son effort propre pour persévérer dans son être et dans son agir. Or ce conatus, ce désir de vivre est sous jacent à la pensée consciente qui fixe les projets, les échéances. Il est présent chez le nourrisson qui pleure et cherche le sein comme chez le vieillard. Il est actif plus encore chez l'homme libre, guidé par la raison qui refuse aussi bien les malédictions de ceux qui trouvent que tout va mal que les faiseurs d'utopies.

¹² . Montaigne, *Essais* I 95.

¹³ . Montaigne, *Essais* I 95

Une philosophie réaliste de la finitude n'est pas une philosophie du désespoir parce que notre finitude est solidaire, que nous n'œuvrons pas seuls mais avec d'autres et que, là où l'un défaille, l'autre peut prendre le relais, y compris dans la famille. Dire que la sagesse est une méditation de la vie non de la mort, cela ne signifie pas qu'il ne faille jamais penser à la mort et d'ailleurs le voudrait-on qu'on ne le pourrait pas ; la mort des autres nous atteint de plein fouet et il est bien des professions qui ont en charge la mort d'autrui. Mais méditer la vie et non la mort, cela signifie ne pas se focaliser sur la mort mais se rappeler qu'un agonisant est encore un vivant, à fortiori un malade; méditer la vie, une vie humaine, c'est ruminer cette pensée que *la vie humaine n'est pas répétition mais création*, non pas fatalité mais liberté, non pas clôture du passé mais ouverture sur l'avenir, non pas possession mais don. Ne pensons pas seulement à ce que nos perdons par son départ mais d'abord à ce qu'il ou elle nous a donné. On dit parfois après la mort d'un acteur : « le spectacle continue ». Le vieux Démocrite comparait la vie à une pièce de théâtre : « tu entres, tu joues (ton rôle) tu sors ». Marc Aurèle ajoutait « Mais je n'ai joué que trois actes ! Voilà qui est bien dit mais, dans la vie, trois actes font toute une pièce »¹⁴. Et il y a des pièces qui ne font qu'un acte et qui sont de vraies pièces, belles, émouvantes, inoubliables.

Conclusion/ envoi

Sur un tel sujet, peut-on vraiment conclure ? Certes non. On peut conclure sur la solution d'un problème résolu ; on peut conclure sur le caractère définitivement aporétique d'une question disputée. Mais on ne conclut pas sur un mystère, sur une expérience définitivement en première personne, non délégable, non répétable, sans essai préalable, sans initiation possible. Plutôt que de conclure, j'ai envie de dire « à vous de jouer, à vous de penser ! ». Car ma réflexion sur la mort ne peut que vous renvoyer à votre propre réflexion, à votre propre conatus, à votre amour de la vie, à cette manière qui vous est exclusivement singulière, même si vous en partagez avec d'autres certaines données et conditions, d'être au monde, d'envisager le présent en fonction du passé ou de l'avenir, d'être disponible au présent et à l'inattendu du futur. Finalement, c'est peut être cela qui commande notre attitude face à la mort : *la façon dont nous vivons le présent*, soit comme instant inconsistant, soit comme passage et branle pérenne, soit comme un grain d'éternité. Pour celui qui le vit de la sorte, qui reste disponible à un futur autre et créateur, qui songe à épuiser le champ de son possible, la mort n'est qu'un fantôme que la lumière solaire de midi, l'heure du présent, éloigne comme une ombre vaine.

¹⁴ . Marc Aurèle, *Pensées pour moi même*, XII, 36.

Bibliographie

Jankélévitch *La mort*, 1966 ; *Penser la mort ?* L.Lévi, 1994.

Lucien Jerphagnon, J.Lagrée *Au bonheur des sages*, DDB 2004

Jacqueline Lagrée, *Le médecin, le malade et le philosophe*, Bayard, janvier 2002.

P.L.Lansberg *Essai sur l'expérience de la mort*, Seuil 1951

Spinoza *Ethique* IV^e partie